

Emilie Hache

Starhawk, le rituel et la politique

[résumé] Starhawk, le rituel et la politique. Faire de la politique autrement, refaire de la Politique :

Dans ce papier, j'aimerais penser avec le mouvement activiste américain dont Starhawk fait partie, à la pratique politique, à ce que c'est que "faire" de la politique, à ce que c'est que "pratiquer" la politique. Pour les Occidentaux modernes dont j'hérite, il y a deux choses qui frappent dans la pratique de ces activistes : tout d'abord, le rituel, la pratique politique comme le résultat d'une préparation, d'un rituel (cf ses descriptions des sommets de Gêne, de Seattle) ; et ensuite, leur revendication de réarticuler la religion avec leur pratique politique, comme une proposition politique de gauche légitime. L'objet de cette intervention est de suspendre le rejet et la condamnation qui tiennent lieu généralement de "lien" avec la gauche traditionnelle pour interroger d'une part cette réaction "spontanée" et se demander, au contraire, d'autre part, ce qui nous réunit, puisque, de fait, nous nous retrouvons sur les mêmes luttes. Autrement dit, est-ce que nous ne pourrions pas apprendre d'eux/d'elles à refaire de la politique ?

« Le processus de groupe n'a cessé de me fasciner », Starhawk
Femmes, magie et politique, 310

Introduction

Il ne s'agit pas ici de faire une présentation exhaustive de la pensée de Starhawk ou de sa pratique magique, mais d'essayer de penser et de formuler un certain nombre de problèmes et de questions avec elle. Plusieurs choses m'intéressent dans les textes et les pratiques de Starhawk et j'espère que je trouverai encore l'occasion de développer les points que je laisserai de côté dans cette intervention. Il y a par ailleurs des articulations qui me manquent ou du moins qui me restent difficile à comprendre comme l'absence de problématisation de l'utilisation du concept de nature alors que Starhawk appartient au mouvement féministe revendiquant la volonté de chercher à inventer une culture non patriarcale, notamment en réactivant la religion (néo)païenne des sorcières contre les grandes religions. Le concept de nature est partie prenante de cette problématique politique, et parce qu'elle est féministe et écologiste, j'ai été (je suis) étonnée et gênée que Starhawk n'accorde pas plus d'attention ou de précaution à son utilisation si importante chez elle. L'absence de mise en scène de cette question a rendu difficile pour moi son accès, mais elle est peut-être à rattacher à une histoire différente : Starhawk est américaine est n'hérite pas de la même façon que moi/ que nous de la réinvention et de l'instrumentalisation de ce terme dans notre histoire moderne¹.

J'aimerais aujourd'hui essayer de dire ce que j'ai appris, ce que je suis en train d'apprendre d'elle à propos du politique, et plus précisément, de la « pratique » politique, de ce que c'est que « faire » de la politique. J'ai appris que le politique exigeait une préparation et l'ai appris d'abord au sens où je n'avais pas eu l'occasion d'éprouver cette préparation, mais aussi au sens où j'ai appris les façons de dire ce que je faisais, ce que j'expérimentais comme politique. Or la pratique politique de celles qui se réclament sorcières s'accompagne d'une articulation avec une dimension religieuse, deux choses souvent disjointes, du moins dans la gauche de tradition rationaliste et qui fait perdurer aujourd'hui un

¹ Ou bien au contraire, est-ce que Starhawk utilise ce mot en raison de son histoire précisément, parce qu'il prête à malentendu, obligeant le lecteur/la lectrice à la vigilance et l'empêchant d'adhérer ? Le recours au terme de magie, notamment en raison de ses effets inconfortables rend possible cette question. *Femmes, magie et politique*, 39

type d'alliance ayant donné lieu à différentes propositions politiques de gauche dans les années 70. Cette articulation est doublement compromettante de manière contradictoire : d'une part du fait de lier le politique au religieux et d'autre part, dans le sens contraire, en raison de la difficulté pour beaucoup à accepter de prendre au sérieux l'art de la magie comme une « vraie » religion et non comme un résidu sans intérêt du mouvement spirituel « new age » des années 70's, chargé de tout le mépris dont ce mot est connoté en français. Qu'est-ce qui m'oblige à les prendre au sérieux ? Trois raisons qui sont liées : tout d'abord pour leur façon de faire de la politique et de prendre au sérieux sa préparation. Ensuite, ce même intérêt m'a obligé à faire attention à ne pas adopter de position disqualifiante à leur égard et m'a mis devant l'épreuve, inattendue pour moi, de construire une position dans laquelle je ne peux pas choisir chez ces activistes ce qui serait « sérieux » et abandonner le « reste ». Enfin, parce qu'elles m'offrent la chance de pouvoir commencer à réfléchir à cette articulation politique/religion comme une proposition politique de gauche, enjeu qui me semble essentiel et devant lequel, comme beaucoup, je suis totalement démunie.

1. Parler politiquement

Je voudrais essayer de prendre en compte le fait que les textes de Starhawk sont inséparables de sa pratique, d'une façon assez semblable on pourrait dire, des textes de sociologie de leur terrain ou plutôt des articles scientifiques de l'expérimentation qui les a précédés. Sauf que précisément, dans un cas, il s'agit d'une pratique scientifique, tandis que dans l'autre, il s'agit d'une pratique politique où il n'est pas question de preuve scientifique mais d'un autre régime de véridiction, politique justement, qui distingue « parler sur » la politique et parler « politiquement »². Nous sommes beaucoup à avoir éprouvé, à éprouver régulièrement un ennui immense, alors que l'institution dans laquelle nous nous trouvons ou le thème d'une conférence est politique et que pour autant il ne se passe rien « politiquement ». À l'inverse, nous sommes tous/toutes aussi nombreux/ses à avoir ressenti comme une piquûre, dans une situation donnée, sans savoir dire nécessairement pourquoi mais pouvoir témoigner que là, « c'était politique ». Starhawk fait ressentir cette expérience du parler politiquement parce qu'elle ne confond pas le but de la pratique politique – se rassembler autour d'une chose commune, c'est-à-dire qui nous importe à tous - et les moyens de le réaliser. Si la question politique concerne la constitution d'un « corps politique » ou plutôt d'un collectif³, pratiquer la politique, c'est s'attacher à « tracer le cercle », c'est-à-dire à chercher les moyens de le produire. La pratique politique ne commence pas une fois le collectif rassemblé, mais est constituée par l'invention de ce rassemblement. Les textes comme la pratique de Starhawk témoignent d'un plaisir à reprendre quotidiennement cette tentative de tracer le cercle. C'est-à-dire que ne prenant pas le point d'arrivée (tracer un cercle) pour le point de départ, ses textes ne témoignent pas, de manière inappropriée certes mais néanmoins toujours communicative, de fatigue ou de lassitude devant la tâche de construire collectivement un rassemblement dans une situation donnée. Ils arrivent à nous faire sentir positivement que la politique n'est rien d'autre que cela et que le mythe républicain du peuple souverain par exemple, ou n'importe quelle autre tentative de constitution « une fois pour toutes » est toujours du côté de la tentation de vouloir se « débarrasser » du politique. Ces textes parlent politiquement parce qu'ils ne parlent pas à partir d'un nous soi-disant déjà constitué auquel il s'agirait d'être fidèle mais traitent de la difficulté de se rassembler comme du plaisir de faire ensemble des choses que l'on ne peut pas faire seul. Autrement dit, la question de la constitution d'un collectif n'est pas instrumentalisée comme un moyen, comme quelque chose de pénible mais d'indispensable pour passer aux choses sérieuses, comme une perte de temps obligée mais est à elle-même sa propre fin,

² Bruno Latour, « Si l'on parlait un peu politique ? », *Politix*, 2002, 15/58 ; rancière

³ Bruno Latour, *Politiques de la nature*. Par collectif, il s'agit de prendre en compte le rassemblement et le vivre ensemble des humains et des non-humains

c'est-à-dire est aimée pour elle-même. La lecture de ses textes procède à un ralentissement qui nous plonge dans un rythme nous permettant de commencer à expérimenter la fabrication d'un collectif.

Ce plaisir pris et revendiqué à faire de la politique n'est pas propre à Starhawk mais à une certaine culture activiste politique à laquelle elle appartient qui s'est distinguée d'une culture politique d'extrême gauche plus « dure » voire parfois moralisante. Par exemple, l'association Act up décidera de telle action publique, de tel communiqué d'abord parce que les militants en ont envie, parce que l'expression de notre désaccord ou de notre colère fait d'abord du bien et que le bien-être retiré est considéré comme indissociable de ce qui est important. C'est important parce que cela nous importe. Cette manière de prendre en compte ce que l'on ressent au sérieux est immédiatement « honorant » et émancipateur pour chacun : ça veut dire que l'on se fait confiance, que l'on ne condamne pas le plaisir et la joie à pratiquer ensemble de la politique comme si – le comble ! – cette association serait une marque immédiate d'irresponsabilité. De même, les activistes qui se réclament sorcières ne forment pas une rivière⁴ « simplement » pour donner corps, dans une manifestation, à la terre ou pour convoquer la déesse mais parce que c'est agréable. Le plaisir de chanter ensemble, de se donner la main, de sentir que l'on n'est pas seul est inséparable d'une proposition politique alternative dans laquelle l'eau ne serait pas en train d'être privatisée, tout comme il est inséparable pour ces activistes de la célébration du caractère sacré de l'eau. Le critère de rassemblement politique, de la possibilité de réussite d'une action ou d'une proposition est fondé sur ce plaisir à être ensemble à faire de la politique, c'est-à-dire, au fait que ceux qui se rassemblent y voient un intérêt pour eux et ne soient pas là en ayant le sentiment de se sacrifier « pour la cause », parce que n'est pas oublié ici que la cause, c'est eux, c'est nous. Cette culture activiste est pragmatiste, au sens noble du terme, c'est-à-dire qu'elle ne se prive pas, pour de mauvaises raisons, d'aucune ressource, mais au contraire se fonde sur la richesse multiple des gens. Je n'ai jamais été à une réunion d'Act up sans me demander ce qu'on allait bien pouvoir inventer, quelle bonne idée / slogan d'affiche / de rassemblement allait émerger et je retrouve la même inventivité dans les récits des actions des sorcières. C'est cette inséparabilité, ce mélange qui pour moi est en partie à l'origine du fait que les gens qui lisent les textes de Starhawk entendent parler « politiquement ».

Mais il y a quelque chose d'autre encore chez les activistes sorcières qu'Act up ou d'autres groupes politiques pourraient peut-être apprendre d'elles, qui est lié à la culture féministe à laquelle elles appartiennent. L'organisation d'Act up fonctionne comme si l'on était tous égaux a priori à prendre la parole ou à la partager, à réagir à une arrestation policière, etc, ou du moins se montre indifférent à cette question, au sens où il n'y a pas de structures mises en place cherchant à rendre chacun capable de parler, de réagir autrement, etc... La raison doit certainement en partie en être cherchée du côté de l'urgence de la lutte contre le sida, mais aussi du côté d'une culture masculine qui cultive, au moins par défaut, le mythe de l'autonomie individuelle. J'ai appris de Starhawk à m'intéresser à cette question de la difficulté à se rassembler, à produire un groupe dans ce sens-là - c'est-à-dire aussi à ne plus psychologiser et interioriser cette question mais à la percevoir comme un problème politique. Penser que la politique se prépare et se cultive s'oppose à tous les « libres de », tous les « droits de s'exprimer » et cherche plutôt à prendre en compte les incapacités constituées pour toutes sortes de raison et à créer les artifices nécessaires pour rendre capable, pour rendre compétent. C'est-à-dire, ne pas (plus) faire comme si d'emblée tout le monde était « capable » de parler, de dire ce qui le dérange, de proposer ses idées, de laisser la parole aux autres, etc. La question devient donc la suivante : comment produire cette capacité ?

2. Rendre capable (« empowerment »)

Poser cette question revient à considérer que la politique exige, comme les autres pratiques, des outils propres, une technique souvent méprisés ou simplement écartés par flemme ou parce qu'on les

⁴ « Le pont tremble à minuit : mon histoire à Québec », dans *Parcours d'une altermondialiste*

considère comme une perte de temps et que l'on préfère laisser la place aux « vraies » questions (« parler sur »). Starhawk au contraire ne parle presque « que » des outils et des techniques, ce qui peut être très déroutant au début, notamment pour un·e universitaire, mais il suffit de tomber sur une description que l'on a expérimenté, sur la formulation d'un problème que l'on a rencontré pour s'apercevoir que ses textes sont une mine de pratiques politiques diverses et pour ressentir l'envie de les expérimenter et d'en inventer d'autres. Ses textes ne ressemblent pas du tout à la plupart des textes dit politiques qui « parlent sur » mais sont plutôt comparables – et souvent comparés à juste titre – à des livres de recette de cuisine, c'est-à-dire à une mise en commun régulièrement reprise, complétée et reformulée (chaque nouvelle édition est agrémentée d'une nouvelle préface, de nouveaux commentaires) des différentes choses que Starhawk a appris sur le fonctionnement de groupes. Il y a plusieurs « trucs » pour essayer de donner la parole à chacun, pour partager la parole : on peut instaurer, selon la situation ou le problème, un tour de rôle – et un temps - de parole pendant lequel on ne sera pas interrompu ; on peut y ajouter une règle selon laquelle on ne juge pas ce qui est dit lorsqu'il s'agit de demander à chacun de raconter une expérience (ne pas dire « moi à ta place, j'aurais fait ça » ou « pourquoi tu n'as pas fait ceci », etc). Ou bien, s'il s'agit de chercher des idées nouvelles, commencer par prêter à l'autre que son idée est intéressante, efficace pour le groupe. On peut encore instaurer un dispositif de porte-parole, qu'un tiers parle pour celui/celle qui ne veut/peut pas (aujourd'hui, pour le moment) parler publiquement. On peut organiser des ateliers pour apprendre des « trucs » pour dire ce que l'on ressent de façon « constructive » - qui n'agresse pas l'autre, l'oblige à entendre, etc. Autant d'exercices pour lier un groupe, c'est-à-dire pour le fabriquer puisque sauf à faire comme si il existait sans avoir besoin d'être fabriqué, il ne leur préexiste pas. Pour le fabriquer, c'est-à-dire aussi pour réfléchir au groupe que nous souhaitons former, plus ou moins autoritaire, hiérarchique ou démocratique. Il s'agit d'un véritable apprentissage au sens où l'on considère que le groupe s'expérimente et exige une pratique régulière à la manière d'un sport, procurant un plaisir semblable à modifier son corps en lui faisant faire de nouvelles choses – parler en public, oser s'opposer intellectuellement, physiquement à une idée, à une loi, apprendre à faire confiance aux autres en leur laissant la parole - sauf qu'il s'agit d'une technique collective politique.

Il ne s'agit pas d'une obsession pour l'égalité stricte mais plutôt, en amont, d'une prise en compte concrète du fait que nous ne sommes pas égaux et que l'égalité, au sens de la mise en capacité se fabrique ; et en aval, de l'intérêt à produire le maximum d'« empowerment », c'est-à-dire de mise en capacité de chacun-e - parce que l'émancipation de chacun est un but politique en soi - mais aussi parce que l'on pense sérieusement que le groupe en a besoin. C'est la mise en pratique (l'activation) du fait que l'on a « besoin que les gens pensent »⁵. C'est une expérience classique dans un groupe qu'une objection de bon sens que quelqu'un n'a pas osé dire aurait permis de pas commettre telle erreur, ou qu'une idée toute simple qui n'a pas pu non plus se dire aurait permis à telle action d'avoir lieu. C'est ici que l'on mesure le contraste entre l'« empowerment » des sorcières et son détournement néolibéral : dans le premier cas, les « incapacités » des membres du groupe sont considérées comme un échec du groupe – ou du moins comme un problème posé au groupe qui exige de chercher des moyens pour les éviter, tandis que dans l'autre, c'est un problème individuel qui appelle encore plus de responsabilisation individuelle. Autrement dit, si dans le second cas il s'agit de faire porter à certains individus le choix de décisions qui ne se font plus au nom de tous mais seulement de quelques uns, dans le premier cas, il s'agit de tout autre chose : il est question de transformation, de fabriquer grâce au groupe, de manière collective, des possibilités nouvelles pour les individus et les groupes. Rendre capable des individus de dire et faire des choses dont ils n'auraient jamais pu soupçonner avoir les ressources et que leur participation à un groupe rend possible ; fabriquer et ressentir le groupe auquel on participe comme un collectif et non un corps avec une tête. Comme si l'on ressentait les devenirs politiques physiquement.

⁵ Définition de la gauche de Deleuze dans *Pourparlers* reprise par Isabelle Stengers et Philippe Pignarre, *La sorcellerie capitaliste*, chapitre 16, « un cri »

Cette attention au processus de groupe témoigne d'une conscience très vive du fait que la fabrication d'un groupe est quelque chose vis-à-vis de quoi nous sommes très démuni-e-s. Dans une interview, Isabelle Stengers (qui a introduit Starhawk en Europe francophone en publiant ses livres et en les préfaçant) souligne le fait qu'en Occident « l'inventivité [concernant] les techniques de production de groupe est du côté des sectes ou du marketing »⁶. Cette absence de culture nous rend individuellement vulnérables et fragilise nos groupes. L'attention à cette relative ignorance est pour le coup « empowered » (émancipatrice) parce que c'est un appel à l'expérimentation. C'est par exemple la possibilité de construire en problème politique des situations qui ne pouvaient même pas être identifiées comme telles tant cette culture était inexistante, et c'est d'autre part, une proposition pour discuter du fonctionnement des groupes actuels avec pour règle que cela nous plaise, que cela soit efficace. C'est finalement le sens de la fidélité qui est (ré)activé ici, au sens où il ne s'agit pas de conserver intact des techniques qui ont été inventées dans des situations précises et qui se vident à force d'être répétées mais de continuer à imaginer des techniques appropriées à nos besoins. Et il se trouve qu'aujourd'hui, beaucoup en font l'expérience, l'impuissance politique de gauche est à chercher en partie du côté de notre incapacité à répondre à la question de savoir ce que c'est que « faire de la politique », de répondre conjointement aux questions de comment et pourquoi faire groupe, comment et pourquoi se rassembler ? Starhawk nous concerne alors aussi en ce sens où elle répondrait à notre besoin à gauche de (ré)inventer des traditions⁷, c'est-à-dire, d'inventer au présent des processus collectifs de rassemblement, reprenant à l'histoire (et à l'histoire dont nous voulons hériter – celles des femmes persécutées, non celle de leurs persécuteurs) ses sources de légitimation.

3. Le rituel comme pratique politique

Et pour Starhawk précisément, agir, et l'action politique en fait partie, est un rituel. Comment comprendre cette proposition ? Comme une métaphore, un souci d'apporter un supplément d'âme à la politique ? Il s'agit plutôt me semble-t-il de s'exposer verbalement en essayant de faire ressentir par des mots que « faire de la politique » est beaucoup plus sérieux, beaucoup plus « engageant » qu'on aimerait peut-être le croire ou que l'on est habitué à l'imaginer. Nommer une action politique un rituel, c'est-à-dire un « mouvement d'énergie organisé pour accomplir un but » (220) insiste sur le fait que la politique ne peut pas plus être réduite au cynisme qu'à une simple opération technique, mais rappelle que participer à des actions politiques, réussies ou pas certaines fois, transforme. On peut tous raconter sa première « manif », sa première grève avec émotion (agréable ou pas), et chacun se remémore physiquement sa première adhésion à un groupe – il ne s'agit pas de dire qu'une participation à une manifestation ou à une grève transforme, parce que pour exister cette transformation suppose un maintien actif, mais plutôt que des participations ponctuelles font ressentir le potentiel de devenir, et que la déception ou l'ennui même qui peuvent aussi être éprouvés témoignent de cette attente. L'action politique particulièrement, écrit Starhawk, « nous [change] (...) profondément (...) parce que notre transformation est intégrée à la transformation de la réalité » (244).

Proposer de penser la pratique politique comme un rituel n'est pas métaphorique dans ce premier sens pragmatique du rituel, d'une pratique qui engage un corps et un esprit, demande une préparation, une organisation, prend du temps, peut rater, etc. Ce n'est pas une proposition d'ajout spirituel ou de supplément d'âme précisément parce que la pratique politique telle qu'elle est ici conçue n'en a pas besoin. Il s'agit plutôt d'essayer de faire sentir précisément la dimension même de la politique, c'est-à-dire que l'action collective a du sens par elle-même, raison pour laquelle Starhawk s'intéresse tant à elles, cherche à les cultiver et à les enrichir. C'est l'action (politique) collective elle-même, la constitution d'un groupe qui produit son propre sens et c'est en ce sens-là d'abord que j'aimerais faire entendre la présentation d'un faire politique comme le résultat d'un rituel, et certainement pas dans le

⁶ Isabelle Stengers, « Politique de l'hérésie », *Vacarme* n° 19, 2002

⁷ Eric Hobsbawm et Terence Ranger (sous la dir), *L'invention de la tradition*

fait d'ajouter des valeurs à une pratique politique technicienne qui manquerait de sens. Ce besoin d'ajouter des « valeurs » ou du « sens » à « la politique » serait plutôt le signe même que la pratique dans laquelle on est engagée ne fonctionne pas, que l'on n'est pas en train de fabriquer du politique. Autrement dit, est pris au sérieux ici ce à quoi engage une pratique politique, dans le fait, tout d'abord, d'essayer de penser la « matérialité » de la politique, c'est-à-dire de considérer qu'il y a précisément matière à penser politiquement sans se dérober à la tâche en « parlant sur ».

Mais le politique est un rituel aussi au sens d'une action magique, c'est-à-dire de religieux dans la tradition néopaïenne de Starhawk. Comme l'auteure le précise, sa définition de la magie n'est pas partagée par toutes celles qui se réclament sorcières⁸, pas plus qu'elle ne ressemble aux attentes fabriquées par les clichés ordinaires disqualifiants à l'encontre de ce qui se nomme « magie » - que ce soit celle d'un folklore (soi-disant) surnaturel ou d'une réduction à la magie noire – ou encore à certaines pratiques qui reprennent à leur compte ces clichés⁹. Faute de place, on ne retiendra ici que la définition suivante que Starhawk donne de la magie, à savoir, « une expérimentation collective qui fait monter un pouvoir (collectif) qui produit du changement ». Et c'est en ce sens-là qu'elle considère l'action politique comme un acte de magie. Or cette articulation revendiquée du politique et du religieux nous expose à une série de questions parce que cette réarticulation revendique une proposition politique de gauche légitime, et pour la tradition politique de gauche européenne rationaliste dont j'hérite, cette proposition est quelque chose de radicalement étranger mais qui peut susciter un intérêt à la mesure de cette étrangeté. Starhawk peut nous intéresser, et a pu m'intéresser moi à cette proposition, à l'écouter avec moins d'effroi et plus d'appétit parce que je me suis sentie concernée par ce « reclaim » des sorcières, au sens non pas d'un retour à une tradition authentique mais d'un héritage politique (hériter de femmes possédant un certain savoir, un certain pouvoir, un certain rapport à leur « environnement » qui n'en est justement pas un) et d'une pratique que j'ai envie d'expérimenter, même si saluer la déesse reste (pour le moment ?) loin de moi. Je voudrais donc essayer de réfléchir tout d'abord à la réarticulation par les activistes sorcières du religieux et du politique en une proposition de gauche et ensuite, à ce que ce « commerce » avec cette vieille religion réactivée - au sens où l'on parle du « commerce des esprits »¹⁰ - peut nous faire faire comme déplacement vis-à-vis des autres religions, quand elles se retrouvent du côté des mouvements d'émancipation ou quand elles les combattent.

4. De nouvelles alliances ?

L'exclusion du religieux d'une politique de gauche en Europe a ses raisons, il ne s'agit pas de simplifier le problème. Cette séparation concerne principalement l'église chrétienne et l'histoire de cette institution faite de persécutions, de massacres, sexiste, homophobe, criminelle, culpabilisante, hiérarchique et du côté du pouvoir. Il faut tout d'abord penser la réarticulation revendiquée par Starhawk du politique et du religieux à partir de et contre cette institution. C'est en connaissance de cause que ces femmes ont souhaité réactiver la religion néopaïenne, c'est-à-dire à partir d'une mise en question des grandes religions patriarcales, refusant d'abandonner au « pouvoir sur » les ressources et le bien être qu'apporte le religieux. Ce n'est peut-être pas un hasard si ce trajet-là a eu lieu aux Etats-Unis et non en Europe, c'est-à-dire non pas sur le sol des persécutions (religieuses), mais là où se sont en partie réfugiés ceux et celles qui fuyaient ces persécutions, notamment contre les mouvements

⁸ « Toutes les sorcières ne partagent certainement pas ma perspective politique, et inversement peu de celles qui ont des idées politiques proches des miennes sont des sorcières », *Femmes, magie et politique*, 19

⁹ Elles ressemblent aux parasciences qui « adhèrent à l'image que le rationalisme nous a donné des sciences (...), et veulent imiter l'épistémologie et sa politique et non la réalité pratique des sciences », Bruno Latour, « Sciences et parasciences », 2001, site web Bruno Latour. Ces pratiques imiteraient l'image que le rationalisme a donné de la magie.

¹⁰ Philippe Pignarre, Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitaliste*, 158 et sq

religieux non orthodoxes. Cette réarticulation fabriquée par les sorcières néopaïennes que nous découvrons pour beaucoup en France et en Europe avec près de trente ans de décalage produit un effet semblable au fait de s'intéresser à la production du cercle politique en lui-même. Cet intérêt portait à se (re)poser la question de ce qu'est le religieux dans sa matérialité. La revendication et la réactivation du religieux par la création collective de rituels, l'invention finalement d'une tradition, nous amènent à repenser la question de savoir ce qu'est le religieux, question face à laquelle nous sommes tout aussi démuni-e-s. La manière par exemple dont Starhawk raconte la réactivation de la vieille religion païenne sort complètement du rapport moderne à la religion comme « croyance » passive à quelque chose de déjà là, mais instaure un rapport actif, fétichiste au sens premier du terme, c'est-à-dire pragmatiste, de fabrication - de rituels, d'une tradition - qui nous font faire des choses, qui nous rendent capables de¹¹. « Nous avons fondé écrit Starhawk notre propre tradition de la déesse, avec une théologie, des rituels, une formation » (305). Autrement dit, elle explicite la dimension fabriquée de leur religion tout en revendiquant l'existence de leur déesse (« elle est le cercle », c'est chacune d'entre nous). Elle lui donne par ailleurs un rôle stratégique dans leur répartition du pouvoir, en l'invoquant d'une façon telle qu'il « ne s'agit pas (d'y) croire mais [de lui attribuer] les pouvoirs du changement (...) pour ne pas, surtout, se l'attribuer à soi-même »¹². « Apprendre à « laisser à la déesse » ce qui n'appartient à personne » engage ainsi un rapport au pouvoir différent mais aussi une pensée de la responsabilité qui ne « déresponsabilise » pas les individus – formule déjà prise dans une façon particulière de poser le problème - mais qui n'écrase pas les individus, qui ne les rend pas incapables.

Mon intérêt ne porte pas ici sur l'étude des actes de magie en tant que telle mais sur les questions dérangeantes ou désagréables que pose cette réarticulation du politique et du religieux en revendiquant une proposition politique de gauche légitime. Si l'on considère les activistes sorcières comme nos alliées politiques dont on pourrait être heureux de surcroît de pouvoir bénéficier des ressources, de pouvoir apprendre d'elles, cela rend alors possible de prendre en compte (même si cela ne nous dit pas comment), c'est-à-dire de réfléchir à d'autres alliances qui se sont faites, qui se font, par exemple, avec les mouvements de libération black et du féminisme black aux Etats-Unis comprenant une dimension religieuse, « spirituelle » ou encore avec les mouvements de théologie de la libération en Amérique du Sud. Cette nouvelle alliance exige de sortir de la position paresseuse et disqualifiante consistant à « tolérer » cette dimension spirituelle, en feignant de l'ignorer, en faisant comme si elle était secondaire - un supplément d'âme un peu gênant dont le mouvement aurait pu avoir se passer - et au contraire, nous oblige à nous intéresser à ce lien et au type de réactivation nécessaire inventé par des groupes d'individus pour qu'ils puissent s'appuyer et puiser leur légitimité dans la religion chrétienne/catholique. Il existe le même genre d'histoires avec les deux autres religions du livre, mais je prends exprès un exemple dans la religion chrétienne qui me compromet plus et me permet ainsi de faire plus attention qu'en réfléchissant avec la religion des « Autres ». Outre l'objection attendue sur laquelle je vais revenir, stipulant que « ce serait ouvrir la porte à », on pourrait rencontrer l'objection inverse soulignant que personne n'a jamais dit le contraire : « on sait bien » que ces religions patriarcales ont aussi régulièrement participé à des mouvements d'émancipation, de lutte. Mais ce n'est pas un problème d'histoire. Ce que réengage pour moi la rencontre avec Starhawk, ce devant quoi elle me met et m'oblige à penser, c'est le fait que la gauche dont j'hérite a lutté contre le pouvoir religieux d'une façon qui l'a amené à se priver des moyens de pouvoir prendre en compte le religieux comme quelque chose qui peut compter pour des humains. Outre les humiliations qu'elle fait subir à ceux qui voudraient la rejoindre en leur demandant d'abandonner ce qui compte pour eux, elle se retrouve démunie face « au religieux ». Or en nous présentant une autre façon de lutter contre certaines mobilisations du religieux, Starhawk complique le problème. Elle ne formule évidemment pas une exigence de conversion mais suspend la possibilité pour une position de rejet de se présenter

¹¹ Sur cette théorie de l'action, voir Bruno Latour, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*

¹² Philippe Pignarre, Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitaliste*, 189

simplement comme une position de principe, et oblige à (prendre le risque de) laisser la question des alliances ouverte, à ne pas exclure pour de mauvaises raisons, ainsi qu'à laisser ouverte la possibilité à des personnes pour qui le fait religieux compte de devenir des alliés.

Le fait de rouvrir cette question peut susciter beaucoup de frayeur parce qu'elle fait trembler « la terre ferme de (nos) certitudes » comme l'écrit Isabelle Stengers, celles des positions tranchées de principe. Quelle limite entre une réarticulation et une confusion pure et simple du politique et du religieux ? Nous perdons tout autre garantie que nos propres efforts à construire chaque fois les problèmes spécifiques à partir desquels nous pouvons décider, provisoirement, des alliances que nous souhaitons nouer. Je terminerai alors en prenant l'exemple du mouvement protestant évangéliste¹³ afin d'essayer de montrer comment Starhawk peut nous aider à construire autrement le problème. Le mouvement évangéliste articule différentes facettes de la religion chrétienne sur la base d'une lecture intégriste des évangiles. Hiérarchique, en croisade, créationniste, anti-avortement radical, négationniste écologique ; dans le même temps, il réactive une dimension du religieux en partie abandonnée par l'église catholique : partie prenante de la vie quotidienne de ses fidèles, l'église évangélique redevient un lieu de vie bruyant et chaleureux qui peut se transformer à l'occasion le soir en boîte de nuit chrétienne et qui rassemble une communauté (un groupe) fière d'être chrétienne. La question qui m'importe est de savoir comment les traiter comme des ennemis politiques, c'est-à-dire poliment, sans ricaner, sans humilier. Avoir Starhawk comme alliée aide et oblige à ne pas s'accorder une critique facile renvoyant ce mouvement à une résurgence « archaïque » du passé¹⁴. Les évangélistes vivent en 2007 comme nous et n'opèrent pas plus que quiconque un « retour à »¹⁵. Dans le documentaire *Jesus camp*, la pasteur commence par bénir les ordinateurs en arrivant au camp. Une attitude polie (symétrique) doit être capable de ne pas renvoyer cette pratique à un acte primitif mais construire sur cette « base », aussi contemporaine que la part de l'effet placebo dans notre rapport « moderne » aux médicaments¹⁶, notre désaccord. Autrement dit, il s'agit d'apprendre à formuler de bonnes raisons de ne pas accepter de vivre avec eux. On pourrait par exemple s'adresser à eux en leur posant la question de savoir si la communauté évangéliste est inséparable de sa manière actuelle de se présenter. À quoi ses fidèles tiennent vraiment¹⁷ ? Qu'est-ce qui compte pour eux : partir en croisade, la version créationniste de l'origine du monde ou le fait de réactiver un rapport vivant et contemporain à leurs saints, à leur dieu ? Est-ce le plaisir pris à constituer un groupe dans lequel se fabrique une relation quotidienne avec ses saints et son dieu, qui les fait agir et penser ou bien est-ce la structure du groupe lui-même, hiérarchique, enrôleuse d'enfants, interdisant toute pensée personnelle ? Autrement dit, est-ce que le groupe rassemblé autour de leur dieu doit nécessairement avoir cette structure-là ? Cela ne veut pas dire que la « bonne » réponse serait leur conversion à la religion néopaïenne, mais cela nous autorise à imaginer par exemple, l'invention (reclaim) d'un culte différent de leurs saints qui leur ferait faire d'autres choses, qui engagerait d'autres rapports avec les non croyants. Être polie, c'est

¹³ Cf le documentaire de Heidi Ewing et Rachel Grady, *Jesus camp*, 2006 et pour les liens entre néolibéralisme et évangélisme, Érica Bornstein, « Charitable choice. L'humanitarisme et les politiques de la foi », *Vacarme* n° 34, hiver 2006

¹⁴ Parce que si l'on fait exister les sorcières comme des alliées, cela signifie que l'on a surmonté le plus fort préjugé d'exotisme qui concerne les sorcières elles-mêmes, ces dernières représentant pour la gauche européenne rationaliste le folklore achevé. La religion néopaïenne n'est même pas prise pour un phénomène religieux mais - au mieux - pour un phénomène new age « spirituel », avec tout le mépris contenu dans ce terme en français, au pire comme une résurgence malsaine des messes nazies.

¹⁵ Sur cette question de la temporalité, cf Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, « révolution »

¹⁶ Philippe Pignarre, *Qu'est-ce qu'un médicament ?*

¹⁷ J'emprunte à Bruno Latour cette question diplomatique qu'il adresse aux Modernes afin qu'ils se présentent aux anciens « Autres » de manière polie et non plus arrogante, « Le rappel de la modernité », 2003, Ethnographiques.org

refuser la confusion ici non seulement du religieux et du politique mais également du religieux et de la science, ce n'est donc pas en faire des alliés et se laisser tenter par une forme d'angélisme, mais s'adresser à eux sans moralisme, sans arrogance ni condescendance.